

La Commune

ASSOCIATION DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2014 TRIMESTRE 4

La Commune et la Première Internationale



Henri Tolain



Eugène Varlin



Nathalie
Le Mel



Benoît Malon



Leo Fränkel



Elisabeth
Dmitrieff



Zéphirin
Camélinat



Albert Theisz

NUMÉRO

60

C'

est sous un soleil radieux que s'est déroulée cette année notre Fête de la Commune. Côté animation, nous avons eu le plaisir de retrouver Riton la Manivelle, Malène et Fanchon, de découvrir Nathalie Milon qui a su nous émouvoir avec son répertoire de chants révolutionnaires, d'écouter Jacky Feydi nous chanter Jean-Roger Caussimon et de présenter notre pièce de théâtre, *Le rendez-vous du 18 mars*, interprétée par les membres de notre association.

Notre stand littérature a une nouvelle fois attiré beaucoup de monde, et notre buvette, avec l'apport de divers gâteaux préparés par nos adhérents, a connu également un grand succès.

Cette fête a aussi été l'occasion de rappeler qu'en 72 jours, la Commune de Paris a laissé une trace indélébile dans l'histoire.

Pendant cette période, le courant ouvrier de la Commune va mettre au centre de ses revendications les problèmes économiques et sociaux tels qu'ils étaient formulés par les organisations sociales, en particulier dans le programme de la Première Internationale qui fête cette année son 150^e anniversaire.

Parmi les membres de l'Internationale, nous trouvons notamment Léo Fränkel, Louis Eugène Varlin et André Léo.

La Commune va administrer Paris jusqu'au 21 mai 1871. Son action législative est considérable. Seront décrétées des mesures d'avant-garde que la république n'a souvent reprises que plusieurs décennies plus tard et qui aujourd'hui sont encore malmenées.

Les acquis sociaux, comme toute l'œuvre et les idéaux de la Commune, demeurent d'une grande actualité dans la mesure où elle a su poser et résoudre, dans les termes de son époque, des problèmes qui nous interpellent encore aujourd'hui. Que cela soit sur les conditions de travail, la justice ou encore l'éducation.

Lorsqu'aujourd'hui, nous voyons les menaces qui sont portées sur les tribunaux des Prud'hommes, avec l'objectif à peine voilé de les supprimer, lorsque le patronat parle ouvertement de supprimer les 35 heures, de modifier, voire de supprimer, le code du travail, lorsque les retraites ne sont plus revalorisées et que l'on ose parler de « prime » pour des retraites, lorsque l'on revient sur des décisions prises d'encadrement des loyers, lorsque le droit de vote aux étrangers n'est toujours pas à l'ordre du jour malgré les promesses, lorsque le racisme et la xénophobie menacent la république.

Eh bien, lorsque l'on additionne tous ces points, ou que l'on regarde tout simplement notre société, notre monde, on peut dire sans se tromper :

Faisons vivre les idéaux de la Commune !

La Commune et la Première Internationale

La décision de créer une Association Internationale des Travailleurs (AIT), appelée plus tard I^{ère} Internationale, est prise à Londres, le 28 septembre 1864, lors d'un congrès ouvrier européen. L'AIT se donne pour objectif d'unir les prolétaires de tous les pays dans la lutte pour leur émancipation, au-delà des divisions artificielles créées par les États.

L'idée d'une telle organisation avait pris naissance après les événements révolutionnaires de 1848. L'occasion d'avancer dans cette voie était fournie par l'Exposition universelle de Londres en 1862 à laquelle assistaient 183 ouvriers parisiens qui, à cette occasion, nouaient des relations avec leurs homologues anglais déjà bien organisés syndicalement dans les Trade Unions.

L'adresse inaugurale de l'Internationale, rédigée par Karl Marx, précisait que « *l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* » et déclarait agir « *pour l'émancipation définitive de la classe travailleuse, c'est-à-dire pour l'abolition définitive du salariat* ».



Karl Marx

Un Conseil général, élu lors de chaque congrès annuel, était chargé de coordonner l'activité des sections nationales et locales de l'AIT. Il siégeait à Londres.

L'histoire de l'Internationale comporte deux périodes : une phase « mutuelliste » ou « prou-

dhonienne », de 1865 au premier semestre 1868, suivie d'une phase « collectiviste » ou « syndicaliste ».

Les mutuellistes proudhoniens étaient opposés au travail des femmes et hostiles à la grève. Ils considéraient que les mutuelles et les coopératives étaient suffisantes pour combattre le capitalisme. Les collectivistes se prononçaient pour la lutte des classes comme meilleur moyen de combattre le capitalisme et moteur de l'émancipation des travailleurs.

LA PÉRIODE MUTUELLISTE

En France, en janvier 1865, un bureau parisien de l'Internationale est créé et s'installe rue des Gravilliers, dans le III^e arrondissement. Ses correspondants auprès du Conseil général de Londres sont les mutuellistes Henri Tolain et Édouard Fribourg qui avaient participé au congrès fondateur de Londres en 1864. Eugène Varlin, ouvrier relieur, et Benoît Malon, teinturier, adhèrent à l'Internationale dès son implantation à Paris.

En France, de 1865 à 1867, des sections de l'Internationale sont fondées dans une quarantaine de localités. Ces implantations concernent de nombreuses régions autour de quelques centres impor-

Les membres de l'Internationale ont joué un rôle important dans la préparation et le déroulement de la Commune de Paris.



28 septembre 1864.
**Fondation de l'Association internationale
 des travailleurs, Londres**

velle commission parisienne est mise en place avec Eugène Varlin et Benoît Malon, désignés comme correspondants auprès du Conseil général de Londres. Les nouveaux responsables sont favorables au dépassement du mutualisme pour déboucher sur le collectivisme et le syndicalisme. C'est le début de la deuxième période de l'Internationale en France.

tants : Paris, Caen, Rouen, Lyon, Marseille. Il s'agit le plus souvent de groupes ne comptant que quelques dizaines de militants. Font exception les implantations de Paris et de Lyon qui regroupent plusieurs centaines d'adhérents. Les premiers adhérents sont issus des milieux coopérateurs. À Paris, c'est le cas des bronziers avec Camélinat et des relieurs autour de Varlin.

Une conférence de l'Internationale a lieu à Londres en septembre 1865. Eugène Varlin y participe. De retour à Paris, il est élu secrétaire correspondant aux côtés de Tolain et Fribourg.

Le premier congrès de l'Internationale a lieu à Genève du 3 au 8 septembre 1866. Il vote des motions en faveur de la journée de travail de huit heures et de la protection des femmes et des enfants. Les délégués parisiens sont les mutualistes Tolain et Fribourg et les collectivistes Varlin, Camélinat et Malon. Varlin est mis en minorité au sein de la délégation française en se prononçant pour l'amélioration des conditions de travail des femmes et non pour leur maintien au foyer.

Fin 1867, les quinze membres du bureau parisien, dont Tolain, sont arrêtés et poursuivis par le pouvoir impérial pour « *constitution interdite d'associations de plus de vingt personnes* ».

Ils démissionnent du bureau. Une nou-

LA PÉRIODE COLLECTIVISTE OU SYNDICALISTE

Le deuxième congrès de l'Internationale se déroule à Lausanne du 2 au 7 septembre 1867. La motion finale stipule que « *l'émancipation sociale des travailleurs est inséparable de leur émancipation politique* ».

Dans la décennie 1860, de nombreuses grèves ont lieu dans les principaux centres industriels. Elles sont rendues moins difficiles par la loi du 25 juillet 1864 qui a supprimé le délit de coalition. La répression est cependant brutale. En 1869, treize mineurs sont tués par l'armée à la Ricamarie dans la Loire et quatorze à Aubin dans l'Aveyron. Dans ces conflits, l'Internationale est présente et active. Elle appuie les revendications des grévistes et organise la solidarité financière. Elle se développe à Paris, Rouen, Lyon, Marseille et dans les environs de ces villes.

Pour ce qui concerne Paris, citons les grèves des relieurs à l'été 1864, animées par Eugène Varlin et Nathalie Le Mel, des bronziers, en février et mars 1867, avec Camélinat et Theisz, des cordiers, des mégissiers, des tailleurs...

Ces grèves très dures nécessitent la création de véritables chambres syndi-



Eugène Varlin

cales et de caisses de solidarité pour aider matériellement les ouvriers grévistes. La grève des relieurs en 1864 avait permis d'obtenir la réduction de la durée journalière de travail et l'abolition du travail de nuit. Eugène Varlin et Nathalie Le Mel ont créé, en 1866, la Société civile d'épargne et de crédit mutuel des ouvriers relieurs de Paris, une véritable chambre syndicale qui a adhéré à l'Internationale. Le 1^{er} mai 1866, les relieurs ont mis en place une Caisse de solidarité et de lutte interprofessionnelle, la « *Caisse du sou* », qui aide financièrement les grévistes.

Pour riposter à la montée des luttes ouvrières, le pouvoir intente, en mai 1868, un deuxième procès à la section parisienne de l'Internationale. Varlin assure la défense des internationalistes. Le tribunal ordonne la dissolution de l'association et condamne ses dirigeants à trois mois de prison. De ce fait, les responsables parisiens ne peuvent pas participer au 3^e congrès de l'Internationale en 1868 à Bruxelles marqué par la prédominance des idées syndicalistes et collectivistes. Ces options sont confirmées en 1869 au congrès de Bâle. Cette même année, l'Alliance internationale de la démocratie socialiste de Bakounine adhère à l'Internationale. En France, elle influencera principalement les sections de Lyon et Marseille.

En 1869 et 1870, de nombreuses associations ouvrières se transforment en sociétés de résistance que l'on peut déjà appeler des syndicats, même si ce terme est interdit par les lois bonapartistes. Un grand nombre de ces associations adhère à l'Internationale à l'exemple des



Henri Tolain



**Zéphirin
Camélinat**



Benoît Malon



**Nathalie
Le Mel**

ovalistes (ouvrières de la soie) de Lyon.

Sous l'égide de l'Internationale, le 14 novembre 1869, une Fédération parisienne des sociétés ouvrières est créée. Elle siège rue de la Corderie dans les locaux de l'Internationale. En 1870, elle regroupera 56 sociétés et 40 000 membres.

Le 22 juin 1870, un troisième procès est intenté à la section parisienne. Malon et trois de ses co-inculpés sont condamnés à un an de prison. Varlin a échappé à l'arrestation et s'est exilé en Belgique. Au moment de la chute de l'Empire, en 1870, la situation de l'Internationale en France est paradoxale. Elle atteint son maximum d'adhérents, estimés à environ 100 000, mais son action est entravée par l'emprisonnement ou l'exil de ses dirigeants les plus emblématiques.

Le 12 juillet 1870, face aux menaces de guerre, les sections parisiennes de l'Internationale s'adressent à leurs « *frères d'Allemagne* » en leur disant que « *nos divisions n'amèneraient des deux côtés du Rhin que le triomphe complet du despotisme* ». Elles ne sont pas entendues et la guerre franco-prussienne voulue par Bismarck et Napoléon III éclate.

Les Internationalistes, dont les principaux dirigeants sont sortis de prison ou revenus d'exil, vont s'impliquer, à partir du 4 septembre 1870, dans les luttes pour une République démocratique et sociale, pour la défense de Paris assiégé. Ils s'engagent nombreux dans la Garde nationale et beaucoup de leurs responsables sont élus officiers de leur bataillon. Dès le 5 septembre, ils se méfient du gouvernement dit de Défense nationale qui siège à l'Hôtel-de-Ville, ce qui les incite à mettre en place et



**Pierre-Joseph
Proudhon**

animer dans les arrondissements des Comités de vigilance républicaine, lesquels se fédèrent dans le Comité central républicain des vingt arrondissements qui siège à la Corderie dans les locaux de l'Internationale.

Le 7 janvier 1871, dans sa célèbre «affiche rouge», le Comité des vingt arrondissements dénonce l'incapacité du gouvernement et lance son appel : « Place au peuple, place à la Commune ! »



Michel Bakounine

L'INTERNATIONALE ET L'ŒUVRE SOCIALE DE LA COMMUNE DE PARIS

Aux élections législatives de février 1871, deux candidats de l'Internationale sont élus : Malon et Tolain. Le premier démissionne après le 18 mars pour se consacrer à la Commune ; le second se range du côté versaillais.

L'insurrection du 18 mars et les élections qui suivent donnent naissance à la Commune.

Sur les quatre-vingt-huit élus de l'assemblée communale, vingt-cinq sont des ouvriers et trente-huit membres de l'Internationale. Ils vont jouer un rôle prépondérant à la tête des services publics comme Camélinat à la monnaie, Theisz à la poste, Léo Fränkel qui anime la Commission du Travail et devient ainsi, de fait sinon de nom, le premier ministre du Travail.

Les membres de l'Internationale sont présents et actifs dans la Garde nationale, les clubs, les comités de l'Union des femmes, les chambres syndicales. C'est à ces dévoués militants que l'on doit l'œuvre sociale considérable de la

Commune et les prémices d'un droit du Travail qui n'existait pas auparavant.

Les Internationalistes ont payé un lourd tribut à la répression. Ils sont nombreux à avoir péri sur les barricades et devant les pelotons d'exécution comme Eugène Varlin massacré à Montmartre, le 28 mai 1871. Ils ont subi les affres de la déportation en Nouvelle Calédonie comme Nathalie Le Mel. Ils sont nombreux à devoir s'exiler pour échapper à la répression comme Malon, Theisz, Fränkel, condamnés à mort par contumace, Camélinat à la déportation... Cette terrible répression a mis fin à l'action de l'Internationale en France. La réaction victorieuse a compris le rôle d'émancipation de l'Internationale. Elle la met hors la loi par la loi du 14 mars 1872.

Au plan international, l'Internationale gère difficilement les différentes tendances du socialisme qui la composent depuis 1869. Ses divisions et la chute de la Commune contribuent à provoquer sa fin en 1876.

En France, avant et pendant la Commune de Paris, l'Internationale a réalisé une œuvre d'émancipation humaine et sociale considérable qui a ouvert la voie aux luttes émancipatrices du XX^e siècle. La modernité de ses idéaux nous interpelle encore aujourd'hui.



Leo Fränkel



Albert Theisz

La présentation de l'histoire de la Commune dans les manuels scolaires • 5^e et dernier volet

Les manuels qui font exception



Il ne sont pas non plus les ouvrages destinés aux établissements d'enseignement du français en Russie, au temps de l'URSS, qui pourraient servir de modèles aux manuels scolaires¹. Certes, ils donnent de la Commune une image très positive, mais celle-ci est constamment interprétée selon Marx, Engels, Lénine, Cachin, Thorez et Duclos. Ils soulignent notamment que ce qui a manqué le plus à la Commune, c'est un parti ouvrier puissant et unifié² !

Quelques manuels scolaires font toutefois exception, en ne présentant pas la Commune de façon partisane et caricaturale. Ils sont l'œuvre d'historiens au sens plein du mot : ils présentent les faits de manière aussi objective que possible, rapportent l'ensemble des commentaires — qu'ils soient contemporains ou plus récents — et s'efforcent de traduire la diversité des opinions.

Je donnerai l'exemple du manuel de Jacques Bouillon et Anne-Marie Sohn, édité par Bordas

en 1978 pour les classes de 1^{ère} S, avec la collaboration de Françoise Brunel³. Jacques Bouillon, agrégé d'histoire, est professeur de Première supérieure au lycée Henri-IV ; Anne-Marie Sohn, agrégée d'histoire elle aussi, est professeur au lycée Descartes à Antony ; Françoise Brunel, agrégée d'histoire, est assistante à l'Université de Paris I.

Leur ouvrage consacre six pages à la Commune, trois pages de texte et trois pages de lectures et de documents iconographiques⁴. Intitulé **L'année terrible**, le chapitre sur la Commune se décline en trois rubriques : **La République et la Défense nationale** (Sedan. 4 septembre. Siège de Paris. Guerre en province. L'armistice. L'Assemblée nationale. Thiers, « chef du pouvoir exécutif de la République française ») ; **Paris humilié et assiégé** (Buzenval. Installation de l'AN à Versailles. Comité central de la garde nationale. Décisions de l'AN sur la solde et sur les loyers. Le 18 mars) ; **Vie, mort et survie de la Commune de Paris** (Élections au Conseil général de la Commune de Paris. Analyse de sa composition. L'œuvre de la Commune. L'atmosphère de Paris sous

(1) *Histoire moderne, cours d'histoire, enseignement secondaire*, Éditions scolaires d'État, Ministère de l'Instruction de la RSFSR, Léninegrad, 1959, 348 p.

Pages glorieuses du passé révolutionnaire de la France, Récits sur la Commune de Paris et les communards, Livre de lecture à l'usage des élèves de 10^e de l'école secondaire, Prosvechtenie, Moscou, 1981, 176 p.

(2) « *L'absence d'un parti révolutionnaire puissant et uni, capable de diriger la lutte, se fit sentir dès le début de la révolution* » (*Histoire moderne, cours d'histoire, enseignement secondaire*, op.cit., p 210)

(3) Jacques Bouillon et Anne-Marie Sohn, 1848/1914, Bordas, Paris, 1978, 350 p.

(4) Tout l'ouvrage est conçu de cette manière : un texte historique accompagné de nombreux documents (d'archives, littéraires, iconographiques).

la Commune. La province. Le 21 mai. La « semaine sanglante ». Les exécutions sommaires par les versaillais. Les otages fusillés, des rues entières et des monuments incendiés.

Le « mur des fédérés ». La répression a été terrible. La portée de la Commune est considérable).

Quelques passages méritent d'être cités en extenso ⁵ :

- sur l'œuvre de la Commune :

« La Commune esquisse une œuvre que sa brève durée ne lui permet pas d'affermir. Mesures de circonstances, telles la réquisition des logements vacants, la suspension des loyers ou des dettes des petits commerçants ou des ouvriers. Mesures théoriques, largement empruntées au programme radical : séparation de l'Église et de l'État, laïcisation des écoles publiques, projet d'enseignement primaire gratuit et obligatoire, uniformisation des traitements des fonctionnaires. Enfin, la Commune avalise des initiatives originales très novatrices : coopératives ouvrières gérant des entreprises abandonnées par leurs patrons, élection des chefs d'ateliers ».

- sur l'atmosphère de Paris :

« L'atmosphère de Paris donne l'impression d'une ville reconquise par les classes populaires. Il y a peu d'incidents et d'excès. Malgré certaines proclamations anticléricales, le culte est respecté. Les biens également : les dirigeants de la Commune se refusent même à saisir l'or de la Banque de France. Surtout, la vie quotidienne traduit une grande liberté d'expression : floraison de journaux, affiches, clubs politiques de toutes tendances, libres penseurs, féministes, etc. La foule suit les concerts publics aux Tuileries, assiste à la destruction de la colonne Vendôme,

“symbole du militarisme”. Autour de Courbet, les artistes revendiquent la libération de l'art... ».

- sur la portée de la Commune :

« La portée de la Commune est considérable. Elle brise pour des années le mouvement ouvrier français et décapite toute une fraction de la gauche, la gauche socialiste. Aussitôt, l'interprétation du mouvement a donné lieu à d'âpres controverses. Pour les conservateurs, c'est une explosion de haine sociale, perpétrée par un complot contre l'ordre établi, révélant la “barbarie” des classes laborieuses facilement assimilées à des “classes dangereuses”. Pour les socialistes, la Commune – en raison à la fois de son contenu et de sa fin tragique – devient un mythe. Pour Marx, qui l'analyse longuement dans La guerre civile en France, elle est le premier exemple d'un gouvernement du prolétariat. Pour les anarchistes, elle marque la fin de l'État et le triomphe de l'autonomie. D'autres insistent sur son caractère de “fête” et de “spontanéité”. En réalité, dans la Commune se juxtaposent des éléments traditionnels qui en font une révolution typique du XIX^e siècle, mais aussi un certain nombre de traits préfigurant des formes nouvelles d'organisation politique et sociale. Mais tous s'accordent sur son aspect de guerre sociale, indissociable de la montée de la classe ouvrière et du socialisme. Elle demeure par là une référence et un emblème pour le mouvement ouvrier international » ⁶.

Un manuel, édité par Hachette en 1987 à l'intention de la classe de seconde, mérite également une mention particulière. Il est réalisé par le Groupe de recherche pour l'enseignement de l'histoire et de la géographie (GREHG), groupe formé de cinq agrégés d'histoire des lycées Carnot, Henri IV et Louis-le-

(5) Jacques Bouillon & Anne-Marie Sohn, op. cit., p. 174.

(6) Un autre ouvrage édité par Bordas en 1961 (Louis Girard & al., 1848-1914, Bordas, Paris, 1961) donnait déjà de la Commune et de son œuvre une présentation fort objective.

Grand, ainsi que du lycée français de Londres ⁷.

Il traite successivement des origines de la Commune (Paris assiégé. Paris humilié. Paris révolté), de son caractère éphémère (La Commune gouverne. La Commune, une fête. La Commune combat et succombe) et de sa répression (La Commune réprimée. Le mythe de la Commune). Deux citations : « *L'œuvre accomplie est d'abord une réponse aux circonstances : la réquisition des logements abandonnés, la suspension des loyers, des dettes des petits commerçants et des ouvriers, la restitution gratuite des objets engagés au Mont-de-Piété ainsi que le rétablissement des services administratifs démontrent la volonté de faire face à l'exceptionnel. Mais nombre de décisions sont inspirées du programme radical : la séparation de l'Église et de l'État, la laïcisation de l'enseignement, le développement d'écoles techniques et professionnelles... Enfin certaines mesures traduisent des velléités socialistes : l'abolition de la conscription et des armées permanentes remplacées par des milices populaires, l'interdiction des amendes et des retenues sur salaires, la constitution de coopératives ouvrières dans les ateliers abandonnés par leurs patrons, l'élection des chefs d'ateliers...* » ⁸ ; « *La Commune de Paris est à l'origine de deux mythes : celui de la "vile multitude", du "rouge", incendiaire, assassin, ivrogne et pillard. L'image de la "classe laborieuse, classe dangereuse" sort renforcée de cette affreuse guerre civile. [...] A l'inverse, Karl Marx considère que [...] ce premier exemple de gouvernement du prolétariat serait alors la première révolution moderne annonciatrice des soviets de la révolution russe de 1917[...]* » ⁹.



LES ILLUSTRATIONS DES MANUELS

Les ouvrages anciens sont illustrés de cartes et de gravures. Les plus récents donnent un peu plus de place à la photographie, mais les clichés sont rares : est-ce une question de droits d'auteur ? ou simplement l'étroitesse des bases de données iconographiques des éditeurs ? Pendant quarante-trois ans, par exemple, les ouvrages d'Albert Malet et de ses suiveurs présentent toujours les mêmes illustrations : la photographie du « portrait de Thiers » peint par Bonnat en 1872, conservé au musée du Louvre ; celle de la « barricade devant la place Vendôme » du musée Carnavalet ; celle du tableau de León y Escosura représentant la « rue de Rivoli pendant la semaine sanglante ». En fait

(7) GREHG, *Histoire de la fin du XVIII^e siècle au début du XX^e siècle*, seconde, Hachette, 1987, 416 p.

(8) GREHG, op. cit., p. 327.

(9) GREHG, Idem, p. 330.



tous les ouvrages édités par Hachette reprennent ces trois mêmes photographies et n'en ajoutent que quelques autres¹⁰.

Pendant, dans tous les ouvrages antérieurs à 2011 illustrés et présentant des illustrations de la Commune, soit 57 sur les 90 de notre échantillon, le portrait de Thiers a une place éminente : il est présent dans 35 de ces 57 manuels, suivi de loin par Gambetta (15 occurrences), Mac-Mahon (5 portraits), Grévy (3 portraits) et Mgr Darboy (3 illustrations). Les communards sont rarement représentés : un portrait de Flourens, un de Jules Vallès et un triptyque Malon-Rigault-Rossel. Les autres illustrations concernent : des barricades (13 représentations), la destruction de la colonne Vendôme (7 occurrences), les monuments incendiés (3 illustrations). Il n'y a, par contre, qu'une seule représentation du parc d'artillerie de Montmartre, une seule du mur des Fédérés, deux du Triomphe de la République. Quelques illustrations prêtent à sourire : « *Le traité de Francfort (mai 1871)* », gravure de *l'Illustration* ; « *Entrée des Allemands à Paris (1er mars 1871)* », estampe conservée au musée Carnavalet ; « *Mgr Darboy est fusillé par les communards* » ; « *L'arrestation de Louise Michel, la plus célèbre des pétroleuses* », tableau de Girardet conservé au musée de Saint-Denis.

Les illustrations des ouvrages parus en 2011 ne sont guère novatrices : le portrait de Thiers en a

certes disparu, mais on y trouve toujours la représentation de barricades (3 occurrences dans les quatre manuels) et de la Semaine sanglante (2 occurrences). Par contre, Louise Michel est devenue uniformément présente (4 illustrations).

La rubrique relative aux « arts, témoins de l'histoire », nouvellement créée, permet de représenter *Le triomphe de la République de Jules Dalou* (1899, place de la Nation)¹¹, *L'autoportrait à Sainte-Pélagie* de Gustave Courbet (1871, musée d'Ormans), *Une rue de Paris en mai 1871* de Maximilien Luce (1905, musée d'Orsay), *Le Cri du Peuple* (2004, BD de Tardi et Vautrin), ou encore *Le couronnement de l'édifice* de F. Mathis (caricature de 1871, musée d'art et d'histoire de Saint-Denis) (2 occurrences).

L'URGENCE D'UNE RÉVISION DES MANUELS ET DES PROGRAMMES

Notre association, confortée par le succès de la pétition pour la réhabilitation des communards — qui a réuni plus de 10 000 signatures — œuvre auprès des présidences de la République, du Sénat et de l'Assemblée nationale pour que soient réhabilités les victimes de la répression de 1871, pour que le 28 mars devienne un événement national, pour que des plaques rappellent, dans les monuments publics où ils ont exercé, la mémoire des responsables de la Commune, et pour que soient révisés les programmes et les manuels scolaires.

Ce dernier point me paraît le plus important et le plus urgent : je pense avoir ici démontré, en effet, qu'il serait grand temps d'y apporter un minimum d'objectivité.

 **GEORGES BEISSON**

(10) Essentiellement le renversement de la colonne Vendôme, la barricade de la rue Castiglione, d'autres portraits de Thiers et celui de Grévy.

(11) Qui fait l'objet d'une étude relativement approfondie dans le manuel d'Anne-Marie Hazard-Tourillon & Armelle Fellahi, *Histoire Géographie 4e Programme 2011*, Nathan, Paris, 2011, p. 149.

Gustave Flourens (1838-1871) Le « Chevalier de la révolution »

Gustave Flourens reste aujourd'hui un dirigeant méconnu du mouvement communal. Il était pourtant un des meneurs de l'insurrection parisienne les plus populaires. Son destin tragique a même déclenché une vraie ferveur dans la population.

L'HOMME DE SCIENCES. Par sa naissance, Gustave Flourens¹ appartient au milieu aisé de l'élite parisienne. Son père, Pierre Flourens, un temps député et pair de France, est un physiologiste renommé, professeur au Muséum et au Collège de France.

Après des études brillantes en lettres et en sciences, il est autorisé, à 25 ans, à suppléer son père dans sa chaire d'histoire naturelle. Très suivis, ses cours matérialistes et athées sont rapidement interrompus par le pouvoir bonapartiste. Ils sont néanmoins publiés sous le titre *Histoire de l'Homme*, tandis qu'il a rejoint l'Angleterre, puis la Belgique où il est un conférencier recherché.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Idéaliste, il s'enthousiasme pour les mouvements de libération nationale que connaît l'Europe et s'engage très tôt dans le combat révolutionnaire sans frontières. Déjà en 1863, il est parti en Pologne, attiré par le soulèvement anti-tsariste. Mais, lassé des luttes partisans, il écourte son séjour.

C'est en Grèce, en 1866-1868, que se forge son image de combattant intrépide. Au sein d'un groupe de volontaires, il participe à la rébellion



Gustave Flourens par Nadar

victorieuse contre la domination turque en Crète, qu'il représente ensuite à Athènes. En route, il était entré en maçonnerie à *L'Union d'Orient*, à Constantinople.

De retour à Paris, il se lance, auréolé de prestige, dans le mouvement d'opposition engagé contre l'Empire. Chroniqueur militaire à *La Marseillaise* d'H. Rochefort, il est surtout un homme d'action, favorable au coup de force comme Blanqui dont il est proche. Il tente ainsi de fomenter la révolte lors des obsèques de Victor Noir en janvier 1870.

(1) Alain Dalotel, « Un héros de Belleville, le communal Gustave Flourens », *Gavroche*, n°115, janv.-févr 2001.

Pourchassé, il repart en exil et revient à Paris au début du siège. À Belleville où il vit, il est désigné chef des bataillons. À leur tête, il conduit, avec Gabriel Ranvier, l'insurrection du 31 octobre à l'Hôtel-de-Ville contre le gouvernement de Défense Nationale que dirige le général Trochu. Le soulèvement maté, il est incarcéré à Mazas d'où il est délivré en janvier 1871 par ses troupes, menées par son compagnon d'armes italien en Crète, Amilcare Cipriani ².

LE « MARTYR DE LA LIBERTÉ ». Elu largement par le XX^e arrondissement lors des élections à la Commune, il opte naturellement pour la Commission militaire et se consacre à la conduite des opérations contre l'armée versaillaise.

Nommé général, il participe, à la tête de la XX^e légion, sous les ordres de Bergeret, à la sortie désastreuse sur Versailles du 3 avril. Réfugié dans une auberge, près de Chatou, après avoir assuré la retraite de ses troupes, il est surpris par des gendarmes qui le tuent froidement.

Inhumé dans l'intimité au Père-Lachaise, le héros martyr suscite aussitôt un culte. Son livre testament, *Paris livré*, est un gros succès de librairie et en hommage, un corps franc illustre

se baptise les « Vengeurs de Flourens ». La légende s'est néanmoins vite estompée, au point que son rôle dans le mouvement communaliste est encore souvent ignoré.

ÉRIC LEBOUTELLER



Gustave Flourens par Moloch

(2) Marcel Cerf, «Amilcare Cipriani », *La Commune, revue d'histoire des Amis de la Commune de Paris*, n°32, 2007.

LE RETOUR D'ATAÏ (SUITE)

Après 136 ans passés dans les caves du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, le crâne du chef kanak Ataï (lire *La Commune* n° 57) a été remis, le 28 août dernier, à ses descendants par la ministre des Outre-Mer, George Pau-Langevin. Ataï, leader de la révolte kanak de 1878 et ami de Louise Michel, était devenu un symbole politique et une pierre d'achoppement entre Paris et Nouméa. « *Je commençais à désespérer de ne pouvoir assister de mon vivant au retour de mon aïeul* », a déclaré à cette occasion Bergé Kawa, chef coutumier, au terme d'un long plaidoyer pour son peuple « *désabusé et sinistré dans son propre pays* ». « *Mon passeport est toujours français, alors que l'accord de Nouméa [26 juin 1988] était censé m'accorder la nationalité kanak par un transfert de souveraineté* », a tenu à rappeler Bergé Kawa. **JOHN SUTTON**

DÉCLARATION DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS-1871

POUR QUE LA COMMUNE TROUVE ENFIN TOUTE SA PLACE DANS L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Le conseil supérieur des programmes vient d'adopter une Charte déclarant que leur élaboration doit reposer sur un fondement démocratique : « les citoyens doivent avoir accès aux programmes d'enseignement, connaître leurs modes d'élaboration, pouvoir s'exprimer dans les débats qui précèdent les grands choix et être informés des évaluations des programmes réalisées a posteriori ».

Nous tenons ainsi à vous faire part de nos propositions concernant les programmes et les manuels scolaires de l'enseignement secondaire d'histoire.

Nous pensons que la Commune de Paris de 1871, accompagnée d'un fort mouvement en province, est un moment clé tant de l'histoire de la conquête républicaine que de l'histoire sociale de la France. Son écho dans le monde a également été considérable. Il est de la responsabilité de tous, citoyens et enseignants, de lui donner la place qui lui revient.

1 Le programme de 4^e dans sa partie « démarches » indique clairement que le sens de la Commune doit être précisé. Toutefois la partie « connaissances » fait apparaître un grave vide pour les années 1870. Ce vide se retrouve dans les repères historiques exigés des élèves en vue du brevet à la fin de la 3^e.

1870-1871, « l'année terrible » de Victor Hugo, devrait figurer dans ces repères chro-

nologiques avec les mentions de la guerre franco-prussienne et de la Commune de Paris.

2 L'articulation des programmes de seconde et première fait disparaître les années 1860 et 1870 ! Ce qui pose un problème sérieux pour la bonne compréhension du XIX^e siècle et fait disparaître, entre autres, la Commune !

Nous avons obtenu un renforcement de l'étude de la Commune dans les seules instructions complémentaires (« Support d'études ») parues dans EDUCSOL. Il reste qu'un nouveau découpage des programmes de seconde et première devrait être opéré pour mieux mettre en valeur les mutations sociales et urbaines opérées sous le Second Empire, la montée des mouvements sociaux et de l'aspiration à une République sociale qui conduisent à la Commune et à son œuvre anticipatrice.

3 Depuis la Seconde Guerre mondiale les caricatures grossières de la Commune ont disparu des manuels, mais ceux-ci doivent donner une place élargie à l'œuvre de la Commune qui fut le grand laboratoire politique et social de la République.

 **LES AMIES ET AMIS
DE LA COMMUNE DE PARIS-1871
LE 28 SEPTEMBRE 2014**

Notre association présente une brochure qui développe ces points de vue, *La Commune de Paris-1871 dans les programmes et les manuels scolaires*.

NOTRE AMI JEAN MALÉCO S'EN EST ALLÉ CET ÉTÉ

Sa vie fut bien remplie. Elle ne l'a pas épargné, mais il a lutté et toujours gardé l'espoir.

Avec sa disparition, notre association perd un de ses Amis qui ont façonné son histoire : un ami pour qui les idéaux de la Commune représentaient ce que devrait être une société plus juste pour les défavorisés.

Fidèle parmi les fidèles à notre association et en particulier à la commission fêtes et événements, qu'il a présidée pendant plusieurs années, il a fait partie de ceux sur qui on pouvait compter pour toutes nos manifestations : parcours du 18 mars, banquet, Mur des fédérés, fête de l'Humanité et fête de la Commune, sans oublier les différentes expositions et les réunions où il donnait un avis très apprécié par ses copains.

Bon, chaleureux, profondément humain, parfois bougon, voilà Jean tel qu'il était et restera. Derrière sa convivialité se cachait un homme plein d'humanité, de sensibilité, bref un homme très attachant.

Au-delà de notre peine, nous sommes heureux pour les uns d'avoir compté un nombre de ses amis, réjouissons-nous pour les autres d'avoir eu le privilège de croiser son chemin.

Jean s'en est allé, mais il restera vivant dans nos pensées, dans nos cœurs et dans nos combats.

JOËL RAGONNEAU

FÊTE DE LA COMMUNE 2014

NON LA COMMUNE N'EST PAS MORTE !

Le 27 septembre, comme tous les ans, l'Association Les Amies et les Amis de la Commune organisait place de la Commune, dans le XIII^e arrondissement de Paris, sa fête annuelle, dixième du nom.

Ce fut l'occasion d'écouter, sous un soleil radieux, le groupe Nag' air, Nathalie Milon, Riton et son orgue de barbarie et Jacki Feydi accompagné de son pianiste, Eric Durand. A cette occasion aussi, nous avons joué pour la première fois à la fête notre pièce de théâtre *Le rendez-vous du 18 mars* et cela devant un public conquis.

Dans son intervention, Didier Berger rappela que la Commune de Paris était un des moments les plus mal connus, les plus calomniés de notre histoire et pourtant un épisode passé presque immédiatement dans l'héritage du mouvement ouvrier : 72 jours pour construire un nouveau monde avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'égalité des droits entre femmes et hommes, l'égalité entre français et étrangers, la défense des services publics, la réquisition des logements vacants et ateliers abandonnés et la mise en place du pouvoir du peuple, par le peuple et pour le peuple.

Nos stands furent également très appréciés, en particulier celui de la littérature. Nous y avons aussi réalisé une excellente vente avec nos brochures sur l'histoire, l'œuvre et la modernité de la Commune qui suscitent un intérêt tou-

jours croissant. Le stand des tee-shirts et des foulards a reçu de nombreux acheteurs. Et que dire de la buvette où l'on se bousculait pour déguster les communnards et les nombreux gâteaux confectionnés par nos Amis.

Les bons de soutien (voir en page 24 les numéros gagnants) ont été achetés par de nombreux visiteurs et ont contribué à l'équilibre financier de la fête.

Un grand merci à tous ceux qui ont préparé activement et fraternellement depuis plusieurs semaines cette grande journée de fête populaire, de débat, de contact entre les membres de l'association et la population du XIII^e arrondissement et d'ailleurs.

Que le temps a passé vite, alors vivement 2015, que l'on remette cela !

**JOËL RAGONNEAU
ET ERIC LEBOUTEILLER**



FÊTE DE L'HUMANITÉ 2014 LA COMMUNE TOUJOURS VIVANTE

Le stand des Amies et des Amis de la Commune à la Fête de l'Humanité a connu son succès habituel. De nombreux amis ou simples visiteurs ont pu apprécier notre nouvelle exposition consacrée aux problèmes de la guerre et de la paix à l'occasion du centenaire de la première guerre mondiale.

De nombreux visiteurs ont acquis des livres, brochures et objets promotionnels sur la Commune de 1871, accueillis notamment par notre ami dessinateur Jean-Noël Manthe qui a dédié sa bande dessinée, *Emile et Léonie* récemment rééditée (notre photo).

Douze visiteurs ont adhéré à notre association et une douzaine d'autres ont renouvelé leur adhésion.

Pour les visiteurs de la Fête de l'Humanité, la Commune est toujours vivante. **YL**



Jean-Noël Manthe en dédicace



La Commune en province Un voyage au Creusot et à Lyon

Nous avons quitté la Place d'Italie à l'aube — comme à l'accoutumée — le samedi 8 novembre 2014, pour prendre le chemin de la Commune du Creusot, puis celle de Lyon.

Notre trajet comprend des moments forts en chansons, comme le veut la tradition. Avant d'arriver au Creusot, le car a longtemps traversé un paysage aussi splendide que pittoresque (peuplé de « charolais ») dans le pays du Morvan.

Par ailleurs, notre voyage a été agrémenté par des interventions d'Yves Lenoir et de Marc

Lagana sur l'histoire de la Commune du Creusot et de celle de Lyon.

Yves Lenoir nous a exposé les faits d'armes de l'armée garibaldienne dans la région, et notamment le rôle du général Garibaldi et de ses deux fils qui ont libéré Dijon (c'est une rare victoire française contre les Prussiens dans cette guerre de 1870).

Puis il a évoqué l'histoire de la Commune du Creusot en mars 1871*.

Nous avons été accueillis par Michèle Badia, documentaliste de l'Écomusée du Creusot. Après un repas sympathique au restaurant « La Belle Epoque », elle nous a fait un peu d'histoire sur

* Yves Lenoir, « Les grèves de 1870 et la Commune du Creusot », *Bulletin des amies et amis de la Commune de Paris*, 2^e trimestre, 2010.

Page de gauche : devant le mur des Canuts, à Lyon.

la Place Schneider où se trouvait la mairie à l'époque de la Commune.

Bernard Paulin, conseiller municipal de la Ville du Creusot et conseiller à la culture, nous a ensuite rejoints sur la Place Schneider. Nous nous sommes dirigés vers le belvédère des Crêtes, dans le quartier de la Marolle où nous attendaient deux journalistes qui ont publié, à propos de notre passage, un article dans *Le Journal de Saône-et-Loire*. Nous avons alors eu

Écomusée du Creusot: maquette et automates



droit à une « lecture du paysage » par Bernard Paulin, ainsi qu'une vue imprenable sur la ville et sa vallée, le tout baigné par un magnifique soleil et des couleurs d'automne resplendissantes.

Une visite guidée du parcours communard du Creusot s'ensuit à partir de la rue Jean-Baptiste Dumay, nommée à la mémoire de l'ouvrier du Creusot qui est entré aux usines

Schneider dès l'âge de 13 ans, et qui fut un militant syndicaliste et socialiste. C'est en tant que maire qu'il proclama la Commune au Creusot, le 26 mars 1871. Nous découvrons le quartier des Riaux où Dumay est né et a passé son enfance, puis où il a vécu avant son exil en Suisse où il passa huit années de sa vie.

Michèle Badia nous a accueillis à l'Écomusée dans le Château de la Verrerie, l'ancienne résidence de la famille Schneider : elle nous y a présenté plusieurs documents d'archives sur la Commune du Creusot ainsi que le portrait de l'ancien maire — et futur député de Belleville à Paris — Jean-Baptiste Dumay. Il faut dire que cette belle journée est le résultat d'une étroite collaboration avec Michèle Badia qui a contribué à réaliser cette visite aussi riche qu'intéressante.



Michèle Badia
documentaliste
de l'Écomusée
du Creusot

La Commune en province Un voyage au Creusot et à Lyon

(SUITE DE LA PAGE PRÉCÉDENTE)

Ayant repris notre car pour Lyon, Marc Lagana a présenté quelques éléments d'histoire — ainsi que la documentation pertinente — sur la Commune de Lyon à partir des travaux de Maurice Moissonnier et d'Yves Lequin, deux historiens du mouvement ouvrier lyonnais. En particulier, il a souligné que Lyon a déclaré la République, avant Paris, le 4 septembre 1870. Et c'est à ce moment que les Républicains de Lyon vont faire une œuvre politique et sociale dans le sens de la Commune de Paris.

Une fois à Lyon, nous avons retrouvé nos amis lyonnais à la « Brasserie Georges », la traditionnelle brasserie parisienne de Lyon, pour une soirée fort agréable.

Dimanche matin, Alain Bujard nous a organisé une « bannette » fort sympathique sur les traces des canuts à la Croix Rousse, en commençant par le « mur des canuts », boulevard des Canuts.

La coopérative *Cité Création* a réalisé en 1987 cette immense fresque murale en trompe-l'œil, à la fois historique et évolutive, avec des escaliers

en perspectives. C'est une spécificité lyonnaise. Ensuite, nous avons déambulé dans les traboules avec notamment un arrêt à « La cour des voraces », d'où nous avons admiré la vue sur Lyon. Ensuite, nous avons poursuivi notre descente des escaliers de la Croix Rousse, guidés dans cette pérégrination dans l'histoire de Lyon et de ses canuts par notre ami Alain Bujard.

Place des Terreaux, où se trouvent des hauts lieux des événements de la Commune de Lyon, notamment l'Hôtel de Ville et le Palais Saint Pierre (aujourd'hui le Musée des Beaux-Arts), Alain Bujard a évoqué l'histoire de la Commune de Lyon et ses péripéties.

Alors a sonné l'heure du « bouchon lyonnais » dans le quartier Saint-Jean du Vieux Lyon. Au restaurant « Le Laurencin », nous avons chanté *Les Canuts* et *Le Temps des Cerises* — entre « l'Assiette du canut » et le dessert — et avons terminé par *L'Internationale*.

Avant 15h, nous avons quitté la Commune de Lyon pour retrouver celle de Paris.

 **MARC LAGANA**



La place des Terreaux à Lyon





On danse aussi pour rendre hommage à Anatole Patouchard

QUI ETAIT ANATOLE PATOUCHARD ?

Au début de l'année 2014, les Amis Berrichons de la Commune de Paris-1871, au cours d'une soirée culturelle, apprennent qu'un projet est initié par la commune de Menetou-Salon (Cher), réputée pour la qualité de ses vins (AOC), avec la participation des associations Berry Champ de bataille, les Compagnons d'Oniros, Menetou-Salon en fête, et Le Carroi. Ce projet s'intitule « Uchronie de Salon ». Dans ce village, une plaque commémorant Anatole Patouchard (1848-1914) a récemment été retrouvée. Recherches faites, Anatole, fabricant de cartes à jouer, aurait été conseiller aux affaires ludiques sous la Commune de Paris...

Notre sang de Berrichons ne fait qu'un tour. Nous contactons les monestro-saloniens (vous aurez compris qu'il s'agit des habitants de Menetou-Salon) et nous sommes inclus, après-coup, dans le programme. Cela se traduit par une conférence, le 16 février 2014 (le lendemain de l'inauguration de

l'Espace Gabriel Ranvier à Baugy). Une exposition et la vente de brochures et de livres de notre association a également lieu.


Nous recevons une invitation pour le dimanche 21 septembre, journée « Uchronie de Salon ». Nous y demandons la présence d'une table pour présenter nos livres. Nous y allons aussi avec le drapeau rouge. Nous constatons que le nom de notre association figure comme partenaire de la journée.

Le maire, M. Pierre Fouchet, habillé à la mode 1900, joue le jeu, évoque, fort sérieusement, la vie fictive d'Anatole Patouchard, et dévoile une plaque de rue tout à fait officielle : « passage Anatole Patouchard ».

Nous lançons alors le cri : « Vive Patouchard ! Vive la Commune ! ». Satisfaction d'entendre des gens reprendre « Vive la Commune ! ». Le reste de la journée se déroule entre visite d'une exposition, installée par une jeune scénographe, Elise Bénétreau, un pique-nique, un cabaret chanson 1900, une pièce de théâtre — sans aucun rapport avec la Commune — et un... lancer de pantoufles !

A l'occasion de cette uchronie, la gazette, créée

pour l'occasion, *Le Peuple joueur*, rappelait la généalogie d'Anatole. Notre secrétaire a été un peu surpris d'y retrouver Branvier — oui, avec un B volontairement rajouté —, mais avec les vraies dates de Gabriel Ranvier, lui, communard bien réel.

Nous avons discuté entre nous de l'opportunité de cette fiction. La Commune y était présentée favorablement, même si le quartier Patouchard n'avait qu'une responsabilité ludique. Notre drapeau rouge, nos publications y étaient et nous avons été cités comme partenaires. Qu'en pensez-vous, Amies et Amis ?  **MICHEL PINLAUT**

VOYAGE À PARIS DES « AMIS DE BENOÎT MALON »

Le premier week-end d'octobre, sont venus à Paris, nos amis de l'association "les Amis de Benoît Malon", basée dans la région de Saint-Etienne et de Montbrison. Au programme de leur voyage annuel, un Paris Communard était proposé par Marc Lagana et Aline Raimbault. Le parcours débutait à l'Hôtel-de-Ville avant de se poursuivre aux alentours de la Place de la République. Sous un soleil automnal, nos amis ont apprécié le calme des places de la Corderie et de Nathalie Le Mel. Merci encore à nos guides ! Le lendemain matin, la visite commentée du Sénat a ravi tout le monde et après un succulent déjeuner dans le restaurant même de la Haute Assemblée, nos amis ont gagné le Panthéon où se tenait une exposition sur Jaurès.

 **ERIC LEBOUTEILLER**




NOUVELLE BROCHURE DE NOTRE ASSOCIATION



La Commune met au cœur de son action la démocratie. Mais la démocratie ne saurait s'arrêter aux portes de l'entreprise. Le travailleur, comme le citoyen, doit bénéficier de droits et de capacités de contrôle permanent. Les syndicats disposent de pouvoirs étendus, des formes d'autogestion apparaissent.

La démocratie sociale, c'est aussi donner aux ouvriers, aux employés, aux prolétaires les moyens d'un progrès social dans une société marquée par une surexploitation du Travail par le Capital. Des avancées considérables fondent un premier droit DU travail et droit AU travail.

Ce sont ces dimensions de l'action de la Commune qui sont mises en avant dans cette brochure dont l'actualité est brûlante. La brochure est organisée en sept parties qui sont : Les structures de production et les conditions de travail avant la Commune ; Les chambres syndicales, prélude au syndicalisme ; Coopératives et associations ouvrières ; La participation des travailleurs à la gestion ; Des salaires justes ; La démocratisation du crédit ; La commission du travail et de l'échange. Léo Fränkel.  **JLR**

LE FORT D'ISSY-LES-MOULINEAUX ET LA COMMUNE

LE TEMPS DES CERISES

Le Fort d'Issy-les-Moulineaux fut un haut lieu des combats des communards pour empêcher les armées versaillaises de rentrer dans Paris. Louise Michel elle-même y a combattu le fusil à la main.

Ce Fort, longtemps à l'abandon, vient d'être transformé en un quartier d'habitation moderne. Mais la mémoire des communards n'en a pas été oubliée. Les 21 et 22 juin 2014, un « équipement public et associatif dédié à l'animation, à la culture et au numérique » a été officiellement inauguré, il s'intitule « Le temps des cerises ».

A cette occasion, le film *L'Histoire de la Commune de Paris du 18 mars au 27 mai 1871*, de Robert Menegoz (documentaire de 1951), y a été projeté en boucle.

Une animation a été proposée autour du livre *Sophie au Temps des cerises, sous la Commune avec Nadar et Louise Michel*, de Béa Deru-Renard. Cet équipement comprend également un mur de la mémoire qui raconte l'histoire du Fort et n'oublie pas de rappeler les durs combats que les communards y menèrent. La bibliothèque rassemble de nombreux ouvrages sur la Commune, pour les enfants et les adultes. Une école a été créée

pour les enfants du quartier : on lui a donné le nom de Louise Michel. Ce haut lieu de l'histoire est à jamais entré dans la mémoire issienne : c'est réconfortant et émouvant d'assister ainsi au souvenir de la Commune le jour de la Fête de la Musique, et dédié à la jeunesse de la ville. Bravo Issy !

IRÈNE GUÉRINEAU

AUX JOURNÉES DU PATRIMOINE

Les Journées du patrimoine au Fort d'Issy-les-Moulineaux furent encore l'occasion d'un bel hommage à la Commune et aux communards.

Le samedi 20 septembre 2014, l'histoire de la Commune fut racontée sur un char. Ce spectacle, créé en 2012 à la Cartoucherie de Vincennes, et orchestré par la Compagnie les Lorialets, a été proposé à l'initiative des conseils de quartier, à l'occasion du lancement de la nouvelle saison du Temps des Cerises au Fort d'Issy.

Le dimanche 21 septembre, une conférence théâtralisée, *Louise*

Michel : poétesse et combattante libertaire, fut donnée par Alain Duprat, historien, et Clémentine Stépanoff, comédienne. Une très émouvante conférence de deux heures entrecoupée d'extraits du spectacle *Louise Michel, la louve* et qui s'est terminé par *Le Temps des cerises*, chanté en chœur par toute la salle.

JEAN-PIERRE THEURIER



Une conférence théâtrale émouvante





XV^E ARRONDISSEMENT DE PARIS

HOMMAGE À JULES VALLÈS AU PATRONAGE LAÏQUE QUI PORTE SON NOM

C'est avec un plaisir mêlé d'émotion que j'ai franchi le seuil du tout récent Patronage laïque Jules Vallès¹, le 1^{er} octobre dernier. Le XV^e arrondissement n'est guère habitué à évoquer la Commune, ni à célébrer ses grandes figures. Grâce à l'association ACTISCE en partenariat avec les Amies et Amis de la Commune de Paris-1871, représentés ce soir-là par notre président Jean-Louis Robert, les Amis de Jules Vallès et la Ligue des droits de l'Homme, un hommage a été rendu à Jules Vallès, et ce fut l'occasion de rappeler qu'après avoir été employé de mairie au bureau des naissances, il fut élu de la Commune, le 26 mars 1871, pour le XV^e.

Devant une assistance nombreuse, les responsables des associations nous ont rappelé les qualités et les engagements de l'auteur de *L'Insurgé*, comme son attachement aux intérêts de l'enfance, sa sensibilité aux problèmes de l'éducation, son investissement auprès des plus pauvres, sa participation à la Commune de Paris, son témoignage sur l'exil et ses souffrances après la Commune, son opposition à la peine de mort, aux expéditions coloniales, aux discriminations des bohémiens, ses positions en faveur de la liberté de la presse... Vallès était un homme et un écrivain complètement immergé dans son temps.

Au cours de la première conférence, Paul Lidsky², des Amies et Amis de la Commune, a

montré combien Vallès détonnait de la plupart des écrivains de son époque : les Gautier, Leconte de Lisle, Goncourt, Sand, Flaubert, Zola, Du Camp et bien d'autres qui ne présentaient pas la Commune comme un événement politique et voyaient les gens du peuple comme des ratés, des pillards, des monstres du cœur, des animaux féroces...

Vallès lui-même fut leur cible.

Lors de la seconde conférence, Cécile Robelin³, des Amis de Jules Vallès, a placé l'écrivain et l'homme au centre de ses propos : elle a rappelé que Vallès n'était guère à la mode au XIX^e siècle et qu'il a été mis au ban par les conservateurs ; elle a évoqué son engagement pendant la Commune, délaissant alors la plume pour combattre jusqu'au bout sur les barricades, puis son exil de presque dix ans. Jules Vallès était un défenseur de « la Sociale » et il a posé un regard politique sur le monde. Cette conférence passionnante, elle aussi, nous a été présentée en forme de duo avec le comédien Loïc Pichon qui a lu et interprété de merveilleuses

pages choisies dans les ouvrages de Vallès.

La soirée s'est ouverte et conclue sur des chants entonnés avec enthousiasme par Malène, accompagnée de Fanchon à l'accordéon. Ce fut alors l'occasion pour nous tous de chanter avec elle *L'Insurgé*, *La Commune n'est pas morte*, *L'Internationale* et *Le Temps des Cerises*...

Un hommage ému, une célébration de la mémoire et des valeurs humaines du grand écrivain et du communard, des chants, presque une fête pour Jules Vallès : quelle soirée !

 MICHÈLE CAMUS

(1) 72, Avenue Félix Faure, 75015 Paris ; tél : 01 40 60 86 00 ; patronagelaique.fr

(2) Auteur de *Les Ecrivains contre la Commune*, éditions La Découverte.


(3) Auteure d'une thèse sur le thème de la *Désacralisation et sacralisation dans les fictions à caractère autobiographique de Jules Vallès*, elle publie régulièrement sur cet auteur, in la *Revue de littérature et de lectures vallésiennes* ; autourdevalles.fr ; facebook.com/autourdevalles



LES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE AUX RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE À BLOIS

« Les rebelles ». Tel était le thème des Rendez-vous de l'Histoire qui ont eu lieu à Blois, du 9 au 12 octobre 2014. Selon la télévision régionale, ce sont environ 30 000 personnes, professionnels ou amateurs d'histoire, qui s'y sont rendez-vous au cours de ces trois jours.

Notre association se devait d'y être présente, au Salon du livre et dans les débats. Une vingtaine d'Amies et d'Amis de la Commune se sont relayés pendant ces trois jours sur le stand, installé entre la Société des études robespierristes et... la Fondation de la France libre. Nous avons pu ainsi faire connaître l'association à un public large et curieux. Certains la connaissaient déjà, pour l'avoir rencontrée à la Fête de l'Huma. Mais beaucoup, attirés par les mots « Commune de Paris », en découvraient l'existence. Nous avons pu faire quelques adhésions, mais surtout présenter nos publications, expliquer notre action. La brochure spécialement éditée sur le traitement de la Commune dans les manuels d'histoire et les programmes scolaires fut particulièrement prise d'un public où se trouvaient de nombreux enseignants ou étudiants.

Le vendredi soir, les Amies et Amis proposaient un café historique, « Communardes et communards à l'assaut du ciel », animé par Claudine Rey et Jean-Louis Robert, devant un public motivé qui a chanté les chansons de la Commune, chansons resituées dans leur contexte historique par Marc Lagana. Le même soir, un repas « historique » a réuni près d'une trentaine de camarades dans un restaurant qui proposait un menu « Chez Guevara ». L'occasion aussi de finir la soirée en chansons.  MICHEL PUZELAT



Notre café historique au bar
de la Halle aux Grains

FÊTE DE LA COMMUNE LES NUMEROS GAGNANTS DE LA TOMBOLA

N° LOT	N° BILLET	13	29 223	26	28586
1	24 712	14	19 315	27	31182
2	22 221	15	23 403	28	29713
3	24 203	16	22 193	29	24006
4	29 220	17	29 601	30	29838
5	24 649	18	21 543	31	30112
6	22 253	19	21 585	32	20676
7	21 599	20	25 924	33	18679
8	30 483	21	29 816	34	30054
9	30 335	22	29 856	35	29857
10	29 611	23	28849	36	29950
11	31 116	24	31183	37	26988
12	25 354	25	22418	38	29480

Du rattachement de ce village au XX^e arrondissement de Paris (1860) jusqu'à la Commune, l'exposition de la Médiathèque Marguerite Duras raconte l'histoire de Charonne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

CHARONNE DE LA VIGNE AUX BARRICADES

A lors que la capitale étend sa toile aux fortifs, la viticulture et l'exploitation du gypse touchent à leur fin. La petite industrie migre depuis le faubourg Saint-Antoine jusqu'aux hauteurs de Belleville. Après la chute du Second empire, la parole ouvrière se libère dans les clubs. Perchées du haut de la chaire de l'église Notre-Dame de la Croix à Ménilmontant, les femmes prêchent la création d'ateliers coopératifs de couture ou de sacs de sable en jute pour protéger les barricades. Zéphirin Camélinat, bronzier et syndicaliste, nommé directeur de la Monnaie de Paris pendant la Commune, fait frapper 256 410 pièces de 5 francs, du type Dupré émis en 1795. Il imprime sa marque personnelle au revers de la pièce : un trident, nous révèle l'exposition. Mais le 21 mai, les loups versaillais entrent dans Paris. La jonction des corps d'armée de Thiers s'effectue Porte des Lilas. Les rues Haxo et Ménilmontant, la mairie du XX^e tombent tour à tour. Les derniers combats se concentrent autour et au cœur du cimetière du Père-Lachaise. Avec la répression sauvage, des milliers d'ouvriers qualifiés et artisans sont arrêtés, fusillés ou émigrent. Les coopéra-

tives subsistent et permettent de nouvelles organisations du travail et du logement. La Campagne à Paris acquiert l'ancienne carrière du Père Roussel, près de la Porte de Bagnolet, pour faire bâtir une centaine de maisonnettes par ses adhérents, ouvriers et fonctionnaires. L'exposition se conclut sur cette phrase : « *Du gypse aux pioches haussmaniennes, des heures dramatiques de la Commune à l'émergence du logement social, l'ancien village de Charonne s'apprête enfin à devenir un quartier de Paris* ».

 **JOHN SUTTON**

Exposition *De la vigne aux barricades : Charonne et l'est parisien (1850-1880)*, jusqu'au 28 décembre. Conférence le 21 novembre, à 19 h. Médiathèque Marguerite Duras : 115, rue de Bagnolet, Paris XX^e. Tél : 01 55 25 49 10

Barricade de la chaussée Ménilmontant



À MON ARRIÈRE-GRAND-PÈRE COMMUNARD, FRANÇOIS LOUIS DUFRÈNE

Françoise Dufrène, une de nos adhérentes, a parlé de son aïeul communard dans son livre, *Une Petite Mandarine parmi les mandarins*. Voici le passage qui le concerne et qu'elle a souhaité partager avec nous.

Ouvrier relieur, très exactement doreur à la feuille, à Paris XI^e, François Louis Dufrène allait souvent soigner les livres dans les châteaux aux environs de Paris. Voici l'histoire de sa vie telle que me l'a racontée mon père.

Au château d'Acy en Multien, François rencontra la fille du châtelain, Albertine Camille Léonie Victorine Cuvillier de Wissignicourt de Morel d'Acy en Multien. Sa famille, disait mon père, avait conclu un mariage avec un membre de la famille des Habsbourg. François rencontra Albertine et s'éprit d'elle.

Il mit un jour ses habits du dimanche, comme en avaient les ouvriers à cette époque, se présenta au comte Cuvillier de Wissignicourt et lui demanda la main de sa fille.

Le châtelain fit venir sa fille et lui dit :

-Albertine, voici François Dufrène qui demande votre main. Si vous refusez, vous restez au château. Si vous acceptez, vous faites vos bagages et vous partez. Je ne vous reverrai plus.

Albertine alla préparer ses bagages et partit avec François.

Ils se marièrent et eurent six enfants.

En mars 1871, François Dufrène s'engagea dans la Commune de Paris.

Chaque fois que je vois une photo d'une barricade de la Commune, je me demande si l'un des communards sur la photo n'est pas mon arrière-grand-père. Je ne le saurai jamais.

Lors de la Semaine sanglante, à la fin du mois de mai, François se battit dans le cimetière du Père-Lachaise et fut fait prisonnier avec ses camarades. Les soldats de « Monsieur Thiers », comme disait mon père, avec beaucoup de mépris, les conduisirent pour les fusiller vers un mur, peut-être celui qui est appelé depuis « le mur des Fédérés ».


Alors qu'ils s'avançaient entre les tombes, ils passèrent près d'une fosse qui venait d'être creusée. Les soldats de « Monsieur Thiers » ayant relâché leur surveillance, les camarades de François, le sachant père de plusieurs enfants, le poussèrent dans cette fosse.

C'est du fond de cette fosse qu'il entendit les salves qui exécutaient ses camarades.


La nuit venue, il voulut sortir du cimetière, qui était sévèrement gardé, il rencontra un soldat, et ne dut son salut qu'à un petit canif qu'il avait toujours sur lui.

La répression de la Commune fut impitoyable, François dut se cacher, et c'est mon arrière-grand-mère Albertine qui dut travailler, faire des ménages, pour nourrir son mari et ses enfants.

Mon grand-père paternel, Paul Dufrène, raconta l'histoire de ses parents à mon père, Maurice Dufrène, qui à son tour me l'a relatée, ainsi qu'à ma sœur Marie-Claire.

Je suis fière de porter le prénom de mon arrière-grand-père paternel, mais il ne m'a pas été donné en sa mémoire. Ma mère m'a dit que bien avant son mariage et ma naissance, elle avait toujours eu le désir d'appeler sa fille aînée Françoise. 

MUSÉE DE LA GUERRE DE 1870 ET DE L'ANNEXION*

La guerre franco-prussienne et l'annexion de l'Alsace-Moselle ont désormais leur musée, à Gravelotte, village situé à 15 km de Metz. Ici se déroulèrent les batailles les plus importantes, d'où l'expression : « ça tombe comme à Gravelotte ». La première salle est plongée dans une obscurité trouée de puits de lumière et d'une grande baie vitrée donnant sur la campagne lorraine. Le début du parcours est consacré aux causes de la guerre de 1870, aux batailles d'août autour de Metz et au traité de Francfort. La deuxième partie évoque la période de l'annexion allemande (1871-1918). L'hostilité à l'occupation a dominé pendant les quinze premières années. 120 000 Alsaciens et Mosellans quittèrent la région en 1871 et 1872, grâce au « droit d'option ». « Mais l'Empire [allemand] veut faire de l'Alsace une vitrine, avec une idée derrière la tête : germaniser les esprits », explique l'historien Gabriel Braeuneur, ancien archiviste de la ville de Colmar. Cette politique d'assimilation fut menée de manière assez habile grâce à la prospérité économique, à une protection sociale en avance sur la France et à la diffusion de l'éducation musicale. L'exposition se conclut par le retour à la France des territoires occupés en 1918.  **js**

* 11, rue de Metz, 57130 Gravelotte. Tél : 03 87 33 69 40
moselle-tourisme.com



LECTURES



ROBERT TOMBS
PARIS, BIVOUAC
DES RÉVOLUTIONS.
LA COMMUNE DE PARIS
DE 1871

Ce livre est écrit par Robert Tombs, professeur au Saint John's Collège de Cambridge, un des grands spécialistes en Grande Bretagne de la Commune¹. Cette version française d'un livre publié à Londres en 1999 a été mise à jour et tient compte de tous les ouvrages historiographiques écrits depuis dans une synthèse très éclairante. Dans le droit fil des travaux de Jacques Rougerie², auquel le livre est dédié, l'auteur s'efforce d'étudier la Commune à hauteur d'hommes, dans une recherche apaisée ne s'embarassant pas des



mythes et des idéologies. Tombs montre d'abord comment l'événement du 18 mars a été spontané et inattendu. Quelques mois plus tôt, en août 1870, les blanquistes, croyant à une situation révolutionnaire, tentèrent de déclencher une insurrection : ils mobilisèrent soixante militants et ce fut un échec complet. De même en octobre, mais les circonstances vont modifier le contexte.

Rien n'aurait été possible sans la guerre franco-prussienne et les conditions épouvantables du siège qui ne cessèrent de se détériorer : le taux de mortalité fut multiplié par quatre (42 000 morts durant le siège) ; il y eut une paupérisation massive des couches populaires et moyennes, ce qui accentua l'inégalité sociale dans Paris. Deux autres éléments furent déterminants pour expliquer ce qui allait suivre : un patriotisme d'autant plus exacerbé que les Parisiens prenaient conscience que leurs dirigeants étaient capitulards et un républi-

canisme d'autant plus ardent qu'ils voyaient que la république démocratique et sociale dont ils rêvaient était gravement menacée par l'Assemblée nationale qui venait d'être élue (plus de 400 royalistes).

Les provocations de Thiers et sa désertion de Paris allaient faire le reste.

Pour l'auteur, la Garde nationale de Paris a eu aussi un rôle essentiel : 340 000 hommes avec 280 000 fusils, c'était le peuple en armes. En effet, à l'occasion du siège de Paris, pour combattre les Prussiens, tous les hommes valides furent mobilisés par quartiers et apprirent au fil des mois à se connaître et les solidarités de voisinage furent décisives dans leur engagement dans la Commune : cela permet de comprendre pourquoi certains insurgés, sans expérience militante, ont cependant combattu jusqu'à la mort.

Tombs, au plus près des communards, redonne ainsi à l'événement sa complexité, ses contra-

dictions, sa richesse et sa fraîcheur. Il montre aussi que certains visages de la Commune (libertaire ou autoritaire) ne furent pas contradictoires, mais successifs au fil des événements.

Dans le même état d'esprit, dialoguant avec les diverses thèses développées dans des ouvrages récents, il aborde de nombreux sujets : la place et le rôle des femmes, prolétariat ou peuple, aurore ou crépuscule, le chiffre des victimes de la Semaine sanglante, l'éducation et la culture, etc.

Documenté, d'une lecture didactique, mais aisée et claire (le livre a été écrit au départ pour des étudiants), posant des questions nouvelles et apportant parfois aussi des réponses nouvelles, ce livre est une synthèse ouverte et stimulante qui montre que la Commune continue à passionner les historiens de tous les pays et à nous poser beaucoup de questions.

 **PAUL LIDSKY**

Libertalia, 2014, 472 p.

(1) Il a fait sa thèse en 1981 sur la répression militaire de la Commune (*La guerre contre Paris*, Aubier, 1988)

(2) Jacques Rougerie, *Procès des Communards*, coll. *Archives n°11*, Julliard, 1964 ; *Paris Libre*, Seuil, 1971

LE NOMBRE DE MORTS PENDANT LA SEMAINE SANGLANTE UN ASPECT CONTESTABLE DE L'ÉTUDE DE ROBERT TOMBS

Dans une interview à *Libération*, du 9 avril 2014, le professeur Tombs déclare : « *Il ne s'agit nullement de nier la violence de la répression. Les Versaillais, qui décriaient les communards comme des ivrognes et des criminels, se sont conduits avec une extrême férocité, dans les combats d'abord, puis en fusillant sur place beaucoup de ceux qu'on trouvait les armes à la main. De 1 000 à 2 000 personnes ont probablement été fusillées après un jugement sommaire, et le nombre total de tués s'élève sans doute à 7 000. C'est beaucoup, mais on est loin des 17 000 fusillés et des 30 000 victimes rapportées par la tradition. Cette idée d'une apocalypse sanglante a été formulée par les communards exilés à Londres, qui n'avaient pas la moindre idée du nombre réel de morts.* »

Cette réduction à 1000 à 2000 personnes fusillées après un jugement sommaire lors de la Semaine sanglante n'est pas si clairement précisée dans le livre de l'auteur, *Paris, bivouac des révolutions, La Commune de 1871* dont la parution avait entraîné cette interview. Robert Tombs y est plus prudent déclarant que « *les données fragmentaires découvertes jusqu'à présent suggèrent qu'il y eut entre 5700 et 7400 personnes tuées durant les combats, blessées mortellement ou victimes des exécutions sommaires* ».

Robert Tombs ne précise pas dans ce livre sa méthode pour établir ces chiffres, renvoyant à des publications antérieures* et estimant que « *les preuves supposées de leur exactitude* (des estima-

tions à 20 000 morts ou plus) *trouvées plus tard s'avèrent faibles, invérifiables ou inexistantes* ».

Revenons donc au fond du débat. Les analyses de Robert Tombs s'appuient centralement sur deux séries, celle des inhumations à la suite des journées du 21 au 28 mai 1871 dans les arrondissements périphériques et celle (reprise par Maxime Du Camp, la Préfecture de police et une enquête de 1872) donnant les chiffres des inhumations dans les cimetières dépendant de la Ville de Paris. Ces enquêtes donnent entre 5500 et 7000 victimes inhumées. Robert Tombs « accepte » ces documents.

Il existe cependant une autre enquête, largement citée par Robert Tombs dans son livre, *La guerre contre Paris 1871* (Aubier, 2009), celle que Camille Pelletan effectua auprès des personnels des cimetières et parut dans *La semaine de mai* chez Flammarion en 1880. Un livre qui mériterait d'ailleurs une réédition critique. L'enquête de Pelletan aboutissait à un chiffre de 18 000 inhumations dans les cimetières. Cette enquête est balayée d'un revers des mains par Robert Tombs, au prétexte que le but politique de Pelletan était de maximiser le nombre de victimes lors de la campagne pour l'amnistie. On peut pourtant penser que Pelletan n'a pas inventé les chiffres qu'il donne, cimetière par cimetière, chiffres qui mériteraient une analyse critique plus approfondie. Ainsi les chiffres de Pelletan, pour le cimetière de Montparnasse, sont-ils proches de ceux fournis par la conservation du cimetière, seul cimetière à

* « *How bloody was La Semaine sanglante of 1871 ? A Revision* », Paper Presented at 57th Annual Meeting of the Society for French Historical Studies, Charleston, South Carolina 12 February 2011, *H-France Salon, Volume 3, Issue 1*. On peut consulter ce texte sur Internet.

avoir gardé, semble-t-il, une liste sérieuse des morts. Ce qui donne une certaine crédibilité aux chiffres de Pelletan.

Et la critique de crédibilité vaut autant pour les autorités policières ou de la Ville, ou pour Maxime Du Camp ! Sacraliser des séries étatiques de 1871 et 1872 paraît très discutable.

Par ailleurs, Robert Tombs ne fait guère entrer dans sa statistique les morts inhumés hors des cimetières parisiens : morts enfouis dans différents lieux de Paris, morts brûlés et dispersés, morts inhumés, sous différentes formes, en banlieue. Son estimation tourne entre 1000 et 2000, au plus. Camille Pelletan, lui, les estimait à beaucoup plus de 10 000.

Certains aspects de la critique de Tombs sur Pelletan paraissent fondés. En effet, on peut penser que les services de la voirie ont apporté l'essentiel des corps dans les cimetières parisiens et non en banlieue. Cependant, il est assuré qu'un nombre considérable de corps ne furent pas transférés dans les cimetières, mais furent brûlés ou enfouis sur place. Les 800 cadavres retrouvés en 1897 lors du percement du nouveau réservoir de Charonne en sont un des plus forts exemples. Mais il y eut aussi des cadavres brûlés en grand nombre dans les fortifications, au parc Monceau, dans des carrières, etc. Le décompte en demeure encore fort incertain. Quant aux morts inhumés en banlieue, leur nombre reste impossible, en l'état actuel, à donner et estimer sérieusement.

Au bilan, 7 000 morts selon Tombs (ce qui compte tenu des morts versaillais et des communards tués au combat donnerait moins de 3 000 exécutés), 30 000 au moins selon Pelletan.

Soyons clair, à mes yeux, même si les sources de Pelletan sont peu vérifiables (ce qui ne signifie pas qu'elles sont fausses), celles de Robert Tombs ne peuvent aussi entraîner l'adhésion. La « révision » de Robert Tombs est très loin d'être convaincante et le chiffre de 17 000 à 20 000 morts sur lequel les historiens français se sont généralement accordés n'en paraît pas sérieusement affecté.

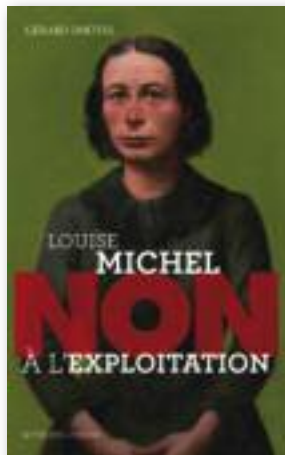
L'armée n'a voulu constituer ou garder aucune source et maintenu une opacité délibérée sur les crimes de la Semaine sanglante : nuls procès-verbaux des délibérations des cours martiales, nulle, ou presque, liste de noms des condamnés sommaires ou des exécutés dans la ville. Ce silence des sources, qui vise à interdire un mémorial et une statistique des assassinés, accompagne classiquement les crimes de masse. Et la Semaine sanglante fut bien un des pires crimes de masse de notre histoire.

GÉRARD DHÔTEL

LOUISE MICHEL :

« NON, À L'EXPLOITATION »

Ce petit livre de 71 pages qu'accompagne une brève histoire illustrée des luttes ouvrières revient sur quelques épisodes importants de la vie de Louise Michel. L'auteur chevronné, Gérard Dhôtel, met en scène les rencontres fictives entre un jeune journaliste et la célèbre communarde, à différents moments de sa vie. Il évoque tour à tour son procès retentissant de 1883 suite à une manifestation de chô-



meurs, son retour de Londres en 1895 après un bref exil, l'attentat perpétré contre elle lors d'une conférence au Havre. Cette restitution est l'occasion pour l'auteur de revisiter avec brio l'ensemble de son parcours. Le style est précis, et le récit écrit à la première personne est ponctué de dialogues vifs, propres à plaire à la jeunesse. **EL**

Actes Sud Junior, 2010



HENRI GOUGAUD LE ROMAN DE LOUISE

La biographie romancée d'Henri Gougaud, *Le Roman de Louise*, est un réel plaisir de lecture. L'auteur, à la fois écrivain, poète et conteur anarchiste nous restitue avec justesse et passion la vie intense de Louise Michel. Cependant, le genre de la biogra-

phie romancée qui s'adresse au grand public a ses limites : l'absence de critique historique (l'auteur s'appuie d'abord sur les *Mémoires* de la « Vierge rouge »), la part laissée aux anecdotes... Il n'y a guère de doute par contre sur la véracité des faits. Certains épisodes sont particulièrement bien rendus, son enfance champêtre et heureuse malgré tout, la Semaine sanglante et la lutte acharnée et sans issue des Communards ou la déportation en Nouvelle-Calédonie et sa découverte d'un monde nouveau. Du reste, une correction s'impose : André Léo est un pseudonyme masculin, choisi par la célèbre romancière en hommage à ses jumeaux, André et Léo, et en référence à George Sand. Au final, les amateurs d'histoire et les fins connaisseurs de la vie de Louise Michel n'apprendront rien. Par contre, les amoureux de la langue française seront ravis. **EL**

Albin Michel, 2014

LOUISE MICHEL L'ÈRE NOUVELLE

La passion ! C'est sans doute le mot qui convient le mieux pour aborder cet ouvrage.

Passion rageuse dans la description d'une société se décomposant, mais aussi passion, par-

tagée avec Victor Hugo, dans la certitude que l'humanité, grâce aux progrès techniques, va vers une ère nouvelle, des jours meilleurs... « La science ayant régénéré le monde, nul ne pourra plus être bétail humain ni prolétaire. »

Passionnée et visionnaire parfois, *L'Ère nouvelle* datant de 1887, en ce qui concerne la situation des Etats face à la dette : « Épée de Damoclès suspendue sur leur tête : la dette les ronge et l'emprunt qui les fait vivre s'use comme le reste. »

Passion et certitude que les souffrances endurées par l'humanité vont provoquer et accélérer l'accouchement de jours meilleurs... et puis, bien sûr, la foi de Louise Michel en l'anarchie. Bref, à lire et à méditer.

CLAUDE CHRÉTIEN

D'ores et déjà, 2014



La Commune

DANS CE NUMÉRO

Éditorial	• 02
Histoire	
La Commune et la Première Internationale	• 03
La Commune dans les manuels scolaires (V)	• 07
Gustave Flourens	• 11
Le retour d'Ataï	• 12
Notre association	
La Commune dans l'enseignement de l'Histoire	• 13
Notre ami Jean Maléco	• 14
Fête de la Commune 2014	• 14
Fête de l'Humanité 2014	• 15
Voyage au Creusot et à Lyon	• 16
Qui était Anatole Patouchard ?	• 19
Les Amis de Benoît Malon à Paris	• 20
La démocratie au travail, notre nouvelle brochure	• 20
La Commune au Fort d'Issy-Les-Moulineaux	• 21
Actualité	
Hommage à Jules Vallès	• 22
Rendez-vous de l'histoire de Blois	• 24
Charonne, de la vigne aux barricades	• 25
Culture	
François-Louis Dufrené, mon arrière grand-père	• 26
Musée de la guerre de 1870 et de l'annexion	• 27
Lectures	
<i>Paris, bivouac des révolutions</i>	• 27
<i>Un aspect contestable de l'étude de Robert Tombs</i>	• 29
<i>Louise Michel, non à l'exploitation</i>	• 30
<i>Le roman de Louise</i>	• 31
<i>L'ère nouvelle</i>	• 31

Directeur de la publication : Claude Willard

Ont participé à ce numéro : Georges Beisson, Didier Berger, Michèle Camus, Claude Chrétien, Françoise Dufrené, Irène Guérineau, Marc Lagana, Eric Leboutellier, Yves Lenoir, Paul Lidsky, Michel Pinglaut, Michel Puzelat, Joël Ragonneau, Jean-Louis Robert, John Sutton, Jean-Pierre Theurier

Coordination : Michèle Camus - **Graphisme et iconographie** : Alain Frappier

Impression : Imprimerie Maugein - **ISSN** : 1142 4524

Le prochain bulletin (61) paraîtra en février 2015

Date limite pour faire parvenir vos articles : 30 décembre 2014

 LES AMIES ET AMIS DE LA
Commune de Paris 1871

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91
courriel : amis@commune1871.org | site internet : commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14h à 17 h (sur rendez-vous)